



HAL
open science

Les catastrophes, un prisme pour regarder le monde ordinaire

Sandrine Revet, Cyril Isnart, Christian Hottin

► **To cite this version:**

Sandrine Revet, Cyril Isnart, Christian Hottin. Les catastrophes, un prisme pour regarder le monde ordinaire. In *Situ. Au regard des sciences sociales*, 2024, 4, 18 p. 10.4000/insituarss.2699. hal-04492843

HAL Id: hal-04492843

<https://sciencespo.hal.science/hal-04492843v1>

Submitted on 6 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Les catastrophes, un prisme pour regarder le monde ordinaire

Entretien de Cyril Isnart et Christian Hottin avec Sandrine Revet, directrice de recherche au CERI, Sciences Po-CNRS

Disasters, a Prism for Looking at the Ordinary World. Interview by Cyril Isnart and Christian Hottin of Sandrine Revet, senior researcher at the Centre for International Studies (CERI), Sciences-Po-CNRS

Sandrine Revet, Cyril Isnart et Christian Hottin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/insituarss/2699>
DOI : 10.4000/insituarss.2699
ISSN : 2680-4972

Éditeur

Ministère de la Culture

Ce document vous est offert par Fondation nationale des sciences politiques



Référence électronique

Sandrine Revet, Cyril Isnart et Christian Hottin, « Les catastrophes, un prisme pour regarder le monde ordinaire », *In Situ. Au regard des sciences sociales* [En ligne], 4 | 2024, mis en ligne le 19 février 2024, consulté le 06 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/insituarss/2699> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/insituarss.2699>

Ce document a été généré automatiquement le 5 mars 2024.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Les catastrophes, un prisme pour regarder le monde ordinaire

Entretien de Cyril Isnart et Christian Hottin avec Sandrine Revet,
directrice de recherche au CERI, Sciences Po-CNRS

Disasters, a Prism for Looking at the Ordinary World. Interview by Cyril Isnart and Christian Hottin of Sandrine Revet, senior researcher at the Centre for International Studies (CERI), Sciences-Po-CNRS

Sandrine Revet, Cyril Isnart et Christian Hottin

Présentation de l'entretien

- 1 Depuis une vingtaine d'années, l'anthropologie des catastrophes est devenue un domaine d'exploration à part entière de l'étude des sociétés contemporaines. Elle a ouvert des voies inédites de compréhension des dynamiques sociales et culturelles, en se saisissant d'événements naturels, climatiques ou historiques qui provoquent des bouleversements majeurs sur le monde qui entoure les groupes humains, comme sur les groupes eux-mêmes. Son défi est d'articuler les effets collectifs d'une crise soudaine avec des conditions de réaction socialement et culturellement déterminées. Elle prolonge ainsi la prise en compte de l'événement dans l'étude anthropologique des sociétés contemporaines (Bensa & Fassin 2002), et permet de le comprendre comme un objet à deux faces, comme un déclencheur du changement social et comme un produit déterminé par son contexte sociohistorique. Elle donne accès aussi bien à ce qu'un bouleversement aussi soudain qu'un tremblement de terre, une inondation ou un incendie produit sur les sociétés qui le subissent, comme elle permet de déterminer ce que le contexte socioculturel implique dans la prise en charge des conséquences d'un désastre. L'anthropologie révèle en effet les multiples réactions des groupes humains face à la catastrophe, en termes de hiérarchie sociale et collective, de reconfigurations des priorités de l'action politique, de changements économiques, de mouvements de population. Mais elle agit également comme un révélateur des inégalités entre couches

sociales, des processus de régulation des politiques internationales, des dynamiques de résistance au risque. Elle travaille enfin l'articulation entre le moment catastrophique, le passé que l'événement anéantit et le futur que la reconstruction appelle. Tout comme la réinscription de l'histoire dans le projet anthropologique (Sahlins 1989), l'anthropologie des catastrophes permet de penser en même temps les dynamiques socioculturelles, qui se voient reconfigurées par le désastre, et le temps long de la culture, qui détermine les réactions des groupes face aux changements brutaux imposés par la catastrophe.

- 2 Sandrine Revet (2007, 2018) et avec elle une série d'autres chercheurs en sciences sociales (Quenet 2000, Langumier 2008, Walter 2008, Labbé 2017) ont pu nourrir le regard critique sur les catastrophes en installant durablement une méthodologie et une théorie spécifiques pour aborder un objet encore peu ou partiellement exploré par les sciences humaines et sociales. L'entretien, qui s'est tenu en ligne le 30 juin 2023, revient sur l'épistémologie du champ en soulignant les grandes étapes de son histoire et les tournants qui ont permis de mieux saisir les implications sociologiques et culturelles des catastrophes. Sandrine Revet détaille également de quelle manière l'approche anthropologique est venue compléter les applications immédiates et pratiques des expertises des *disaster studies*, pour qui l'identification et la maîtrise des risques demeuraient centrales. L'anthropologie des catastrophes incite à une lecture plus historique et sociologique dont le spectre d'intérêt dépasse le moment de la catastrophe lui-même et le temps de sa résolution, pour décrire les mécanismes politiques et collectifs que l'événement engage. Se croise de plus une dimension de biographie intellectuelle, puisque l'anthropologie des catastrophes s'est construite au fil d'une carrière de chercheuse qui a croisé la route d'autres spécialistes des sciences sociales qui ont, avec elle, changé notre manière de voir les catastrophes « naturelles ».
- 3 Les paradigmes conceptuels et méthodologiques de l'anthropologie des catastrophes se sont construits essentiellement dans le cadre des catastrophes dites « naturelles ». Sans prétendre les appliquer directement au « monde des catastrophes patrimoniales », pour paraphraser le titre d'un des livres de Sandrine Revet, cet entretien évoque des outils et des perspectives que l'anthropologie du patrimoine, quand elle traite des destructions pendant les conflits armés, des incendies accidentels comme pour Notre-Dame de Paris en 2019, ou même de la surfréquentation inévitable des sites de l'UNESCO, pourrait mettre en œuvre afin de mieux comprendre ce qui se joue, dans nos sociétés, lorsque l'un de ses emblèmes est touché par la catastrophe.

L'entretien

La catastrophe comme fait social

Christian Hottin [CH] – Depuis une vingtaine d'années, l'anthropologie des catastrophes a gagné une place de choix parmi les grands thèmes dont les sciences humaines et sociales se préoccupent. En reprenant votre trajectoire scientifique, pouvez-vous nous expliquer comment vous avez rencontré ce domaine et comment vous y êtes entrée ?

Sandrine Revet [SR] – Après un mémoire de DEA, j'ai commencé ma thèse en 2003 à la suite d'une catastrophe – des coulées de boue – qui s'était déroulée sur le littoral vénézuélien. Ma question de recherche était plus spécifique et tournait autour des déplacements de population que la catastrophe avait générés et de toutes les questions identitaires, d'appartenance, qui pouvaient découler de ces déplacements.

C'était en fait assez normal puisque je travaillais à l'époque avec Michel Agier¹ et que, du coup, je m'interrogeais beaucoup sur les déplacements, les identités en mouvement, etc. Et puis, finalement, je dirais que c'est le terrain qui m'a imposé l'objet catastrophe. Au départ de mon enquête je cherchais à parler avec les gens de l'après-catastrophe, de la reconstruction, mais ils débutaient systématiquement les entretiens par le récit de « cette nuit-là », de ce qui s'était passé pendant la catastrophe, ce qu'ils avaient fait, d'où ils étaient partis, avec une reconstitution très précise. Petit à petit, en travaillant mon matériau, j'ai arrêté de considérer ces récits comme un à-côté ou comme l'antichambre de ma recherche, pour en faire progressivement un des matériaux centraux de mon enquête. J'ai notamment commencé par m'interroger sur les effets de cette qualification, c'est-à-dire sur la manière dont les personnes qualifiaient l'événement. Je m'inscrivais un peu à l'époque dans le sillage des travaux en anthropologie du monde contemporain, et en particulier dans celui d'un article d'Alban Bensa et Éric Fassin paru en 2002 qui s'interrogeaient sur la notion d'événement², et sur toutes les modalités de cette qualification. Il ne s'agissait pas de prendre la catastrophe comme une donnée, mais comme une construction collective, notamment à partir de sa mise en récit qui aboutit à sa qualification.

Figure 1



L'anthropologue saisit les récits de la catastrophe en partageant le quotidien des sinistrés. Les habitants se réapproprient le fleuve après la catastrophe, en y passant à nouveau des après-midis en famille, au cours desquels il est possible d'écouter les échos de l'événement survenu plusieurs années auparavant. Macuto, État de Vargas, Venezuela, mars 2005.

© Sandrine Revet.

Une fois de retour du terrain, en essayant de penser tout ça et de m'appuyer sur des auteurs, je suis tombée sur un corpus de littérature nord-américaine – je pense aux travaux d'Anthony Oliver-Smith et Susanna Hoffman, un volume qui venait de sortir,

*Catastrophes & Culture*³ –, mais aussi latino-américaine, qui croisait l'anthropologie avec une perspective historique, notamment les travaux de Virginia García Acosta⁴. Et puis au Venezuela, sur mon terrain d'enquête j'ai rencontré un professeur de l'Université centrale du Venezuela, Rogelio Altez, un historien vivant lui-même sur le terrain qui avait été dévasté par les coulées de boue, qui travaillait sur l'histoire des catastrophes au Venezuela et qui m'a orientée vers tout un corpus de littérature latino-américaine, issu d'un réseau de recherches que j'ai documenté depuis, la Red de estudios sociales sobre desastres (le Réseau d'études sociales sur les catastrophes⁵). Dans les années 1990, ce mouvement avait beaucoup fait avancer les travaux sur ce sujet. En France, il y avait très peu de choses sur la thématique des catastrophes, quelques travaux de sociologie et puis l'ouvrage de Françoise Zonabend, *La Presqu'île au nucléaire*, très marquant, mais qui s'intéressait davantage au fait de vivre avec la menace qu'à la catastrophe ; donc, on était plus dans une anthropologie du risque que dans une anthropologie de la catastrophe.

Au moment de la rédaction de ma thèse, deux auteurs en France ont été importants pour moi : Gaëlle Clavandier qui venait de rédiger un ouvrage sur la mort collective dans une perspective de sociologie mais où elle empruntait beaucoup à l'anthropologie – elle s'interrogeait sur les mécanismes de constitution, de traitement de cette mort collective (Clavandier 2004) ; et puis, miracle des rencontres et des coïncidences, la thèse de Julien Langumier que j'ai rencontré alors que nous terminions l'un et l'autre notre doctorat. Lui le menait en France, d'ailleurs sous la direction de Françoise Zonabend, sur les inondations qui s'étaient produites dans l'Aude la même année que les coulées de boue que j'étudiais moi-même au Venezuela. Quand chacun a lu la thèse de l'autre, en 2006-2007, nous avons été frappés de voir les correspondances, les ponts que nous pouvions faire. Avec une autre jeune docteure, Cécile Quesada, qui venait de soutenir – elle a, depuis, arrêté la recherche – et travaillait sur un volcan aux îles Tonga, et avec Violaine Girard, qui faisait sa thèse sur le rapport au risque industriel dans des territoires périurbains, nous avons fondé l'Association pour la recherche sur les catastrophes et les risques en anthropologie (ARCRA)⁶. Donc, on sortait de thèse et on s'était rendu compte que rien ne nous avait reliés, que ça avait été vraiment très tardif ; on s'est dit qu'on allait essayer de créer un petit espace – espace qui nous avait manqué – pour discuter de ces problématiques. On a mis en ligne une page web avec quelques textes, et là, du seul fait de publier une page Internet avec ce thème, des chercheurs sont arrivés d'un peu partout, notamment des jeunes collègues européens, entre autres Mara Benadusi, Susann Ullberg qui venaient respectivement d'Italie et de Suède et sont devenues des compagnes de route avec lesquelles on a commencé à aller de séminaires en congrès, et d'autres qui se sont agrégés. Je cite ces deux collègues en particulier parce qu'on a vraiment fait beaucoup de choses ensemble, monté des panels dans des congrès internationaux, monté des projets et publié ensemble... On a constitué un peu ce champ et on a finalement collectivement porté le projet d'une anthropologie des catastrophes en France et en Europe.

Au-delà du risque

Cyril Isnart [Ci] – On comprend qu'un déplacement s'est opéré dans le champ des études des catastrophes. La visée, qui était peut-être opérationnelle au moment de l'émergence de cette thématique, a fait place à une approche plus critique, plus diversifiée et plus attentive

au social dans la catastrophe. Qu'est-ce que cela a pu changer du point de vue de l'épistémologie de ce champ de recherche ?

SR – C'est vrai que l'anthropologie des catastrophes naît un peu contre – ou en réponse à – un champ qui s'est constitué préalablement, plus appliqué en effet, un champ qui s'est autoqualifié de *disasters studies*, qui continue aujourd'hui, mais qui est né dans un contexte particulier aux États-Unis en pleine guerre froide. Les autorités ont alors sollicité des sociologues et des psychosociologues, afin de les informer sur ce que serait le comportement des populations en cas d'attaque nucléaire⁷. Il y avait alors une grande crainte de l'irrationalité des populations, de l'anomie de la foule, de potentiels débordements en cas de catastrophe. On est dans les années 1949-1950, et le département d'État américain se met à financer de nombreuses études pour prendre les situations de catastrophe un peu comme des situations de laboratoire et pour comprendre et essayer d'anticiper le comportement des populations ; donc, on est dans une sociologie assez behavioriste, très centrée sur des études de cas nord-américains. En fait, l'anthropologie des catastrophes, qui émerge véritablement dans les années 1970, va se positionner contre ces approches-là, mais aussi contre la prééminence des sciences du climat, des sciences de la terre, qui étaient centrales pour examiner tous les phénomènes naturels et qui, du coup, avaient des explications dans lesquelles l'aléa, le phénomène naturel, occupait une position centrale. Donc, on a dans les années 1970 tout un courant inspiré de la perspective marxiste, avec en France Jean Copans et Claude Meillassoux⁸ qui s'intéressent à la famine au Sahel (1967-1972) et montrent que celle-ci n'était pas exclusivement due au phénomène climatique de la sécheresse mais qu'elle s'ancre dans une histoire longue de transformation des usages des sols, de l'économie locale, due à la colonisation. Ils font émerger ce qu'on appelle aujourd'hui les causes profondes des catastrophes. Ce mouvement est porté par des anthropologues, mais aussi des géographes, dont la caractéristique est surtout d'être ancrés dans des terrains au Sud, en Afrique, mais aussi en Asie, puis, à partir des années 1990, en Amérique latine.

On pourrait peut-être dire qu'il y a une génération suivante, dans laquelle moi je m'inscris davantage, une école « européenne » – je ne sais pas comment on pourrait le dire, elle ne l'est pas fondamentalement, mais bon... –, à la fois inspirée des travaux de ces chercheurs nord-américains et latino-américains, dont je parlais tout à l'heure, Oliver-Smith, García Acosta, qui faisaient émerger des facteurs de vulnérabilité sur lesquels il est important de travailler. Mais avec une façon de faire un peu différente, puisqu'il me semble que ce qui a caractérisé l'anthropologie des catastrophes telle qu'on l'a animée depuis les années 2005-2006 en France et en Europe, c'est le fait de s'intéresser aussi aux dispositifs de gouvernement des catastrophes et à leurs interactions avec les personnes et les territoires. Je crois que nous venions d'une génération dans laquelle l'idée même de la construction sociale des catastrophes, de la vulnérabilité, était en quelque sorte un acquis, on n'avait plus tellement à le démontrer. On avait été formé par les auteurs qui affirmaient que les catastrophes étaient des constructions, qu'elles n'étaient pas « naturelles », ce qui nous a conduits à regarder au-delà, et notamment à porter une attention à la façon dont ces catastrophes étaient gouvernées.

Figure 2



Historiquement, l'anthropologie des catastrophes s'est beaucoup attachée à documenter les facteurs de vulnérabilité qui transforment le phénomène naturel en catastrophe. Constructions dans le quartier de la Veguita à Macuto, État de Vargas, Venezuela, mars 2005.

© Sandrine Revet.

Il me semble aussi qu'un autre point d'attention nous différenciait – ou nous différencie toujours ? – de la génération précédente, c'était la volonté de maintenir une identité disciplinaire assez forte, en dialogue avec les autres disciplines, certes, pas uniquement avec celles et ceux qui travaillaient sur les catastrophes, mais avec l'anthropologie. Nous avons entrepris, je pense, les uns et les autres, de différentes manières, un vrai travail de rattachement de l'anthropologie des catastrophes à l'anthropologie plus générale, pour montrer que les apports de ce sous-champ étaient d'ordre général pour la discipline, qu'on pouvait analyser des dynamiques plus larges : des dynamiques de parenté, de religion, des problématiques politiques, des formes d'habiter, des identités, des façons de cultiver, tout un tas de thèmes, centraux pour l'anthropologie en général, et qui l'étaient également avec le prisme des catastrophes. On ne se cantonnait pas à discuter soit de l'humanitaire, soit de secours, soit des victimes.

Il semble que l'on soit aujourd'hui au début d'un nouveau tournant – si on veut parler de tournant, car l'anthropologie aime beaucoup les tournants – qui se passe ailleurs dans la discipline ; on voit bien que cette reconnexion entre anthropologie des catastrophes et anthropologie a opéré, puisque beaucoup de travaux commencent à tourner autour de la matérialité des catastrophes. Après avoir passé des années à dénaturiser les catastrophes, à se détacher du phénomène naturel lui-même, de la centralité des sciences de la terre et du climat, des travaux, en parallèle avec le tournant multispécifique actuel⁹, on cherche aujourd'hui à réintroduire une pluralité d'acteurs dans les enquêtes comme l'eau, la boue, ou le vivant au sens large... Pour

moi, c'est le signe que ce sous-champ est bien en dialogue avec l'ensemble de la discipline, après avoir passé de longues années à se construire comme un champ à part, une forme de « désastrologie » comme on le dit parfois en riant...

Figure 3



Chaque phénomène physique produit des traces et des dégâts spécifiques. La boue, quant à elle, souille, ensevelit, enterre et finalement sèche, rendant la recherche des disparus impossible. Les traces de la catastrophe apparaissent progressivement. Ici, une voiture enterrée à Carmen de Uria, État de Vargas, Venezuela, décembre 2004.

© Sandrine Revet.

CH – Ça me donne envie de poser une question un peu complémentaire : vous avez évoqué au début de notre entretien l'émergence des *disaster studies* en disant que ce courant de recherche très appliquée perdurait encore aujourd'hui. Existe-t-il un dialogue entre vos recherches en anthropologie des catastrophes et ce courant ? Est-ce que les recherches fondamentales viennent nourrir ce champ d'études des *disaster studies* ?

SR – Ce courant perdure, oui, mais dans une forme moins appliquée ; si la demande sociale et politique est moins pressante qu'elle ne l'était dans les années de guerre froide, c'est un courant qui se maintient avec des visées appliquées, mais tout de même ancrées dans une perspective fondamentale. Il y a par exemple des gens qui travaillent spécifiquement sur les risques et les catastrophes au sein de la Society for Applied Anthropology aux États-Unis¹⁰, des chercheurs qui ont pour objectif d'améliorer les conditions de prise en charge des victimes, d'influencer les politiques publiques, les décisions des acteurs politiques sur les déplacements de population, la reconstruction, etc. Une autre stratégie a été de chercher à intégrer les réseaux internationaux et notamment certaines agences de l'ONU pour faire passer cette vision des facteurs de vulnérabilité, et aujourd'hui c'est autour de ce cadre que la gestion internationale des catastrophes se construit. Cette façon de penser est devenue *mainstream* en quelque sorte. Alors le dialogue se maintient, même s'il y a

peut-être une différence de posture, d'approche, mais on se connaît, on se lit, on s'invite, il ne s'agit pas de deux mondes séparés.

Les études de cas et la comparaison

CH – Parmi les spécificités des sciences humaines et sociales contemporaines, le regard éloigné des historiens ou des anthropologues et l'approche comparée ont montré que les études de cas et les monographies valaient à la fois pour la singularité qu'elles révélaient comme pour les éclairages originaux qu'elles provoquaient. Le point de vue comparatif sur le cas de Notre-Dame de Paris s'inscrit modestement dans cette perspective. Comment le champ des études des catastrophes s'inscrit-il dans cette dynamique et comment les chercheurs arrivent-ils à choisir le bon cas et ses pendants comparatifs parmi toutes les catastrophes qui se produisent en permanence dans le monde ?

SR – En anthropologie des catastrophes, le choix d'un cas est souvent dû à un travail préalable sur un terrain qui vient à être touché par une catastrophe. Beaucoup d'entre nous ont été témoins d'une catastrophe survenue sur leur terrain (un ouragan, un séisme, une éruption volcanique, etc.), et ont décidé de s'y intéresser. Je dirais que le choix du cas en anthropologie, c'est en premier lieu le choix du terrain. Maintenant que le champ de l'anthropologie des catastrophes est un peu plus constitué, on voit parfois des étudiants arriver avec l'idée d'étudier une catastrophe et essayer de trouver un cas qui leur permet d'aborder des thématiques qui les intéressent plus particulièrement. Cela peut être la reconstruction, la question religieuse, le lien avec la nature et l'environnement. On essaye alors de les orienter pour que leur étude leur permette d'aborder ces dimensions particulières. En fait, une catastrophe, c'est un prisme, c'est une focale particulière que l'on va placer sur une société et grâce à laquelle on va voir des dynamiques sociales, à la fois nouvelles, émergentes, mais aussi très routinières.

Figure 4



La comparaison entre des cas peut passer par des objets. Ici la cathédrale de Port-au-Prince détruite par le séisme de 2010 peut permettre de comparer la façon dont cette catastrophe est interprétée par la société touchée avec d'autres situations de destructions similaires. Haïti, février 2012.

© Sandrine Revet.

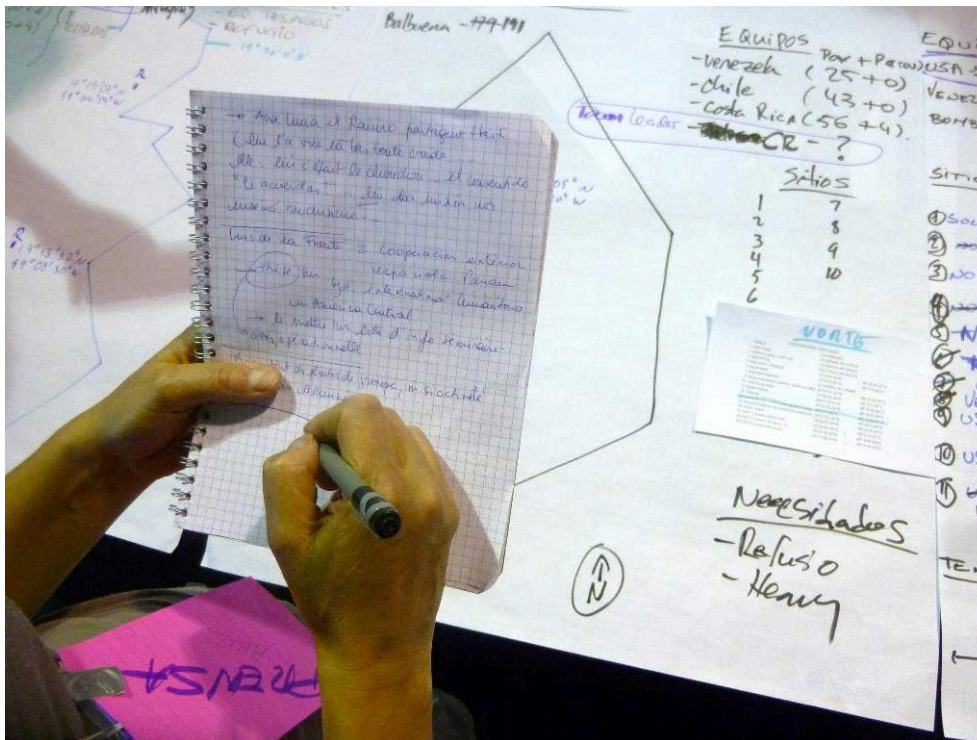
La question de la comparaison se fait, me semble-t-il, autour de thématiques particulières : il y en a qui se prêtent vraiment à ça, par exemple les commémorations. On peut aussi comparer de manière assez facile la question des facteurs de vulnérabilité : qu'est-ce qui a fait que ces phénomènes-là se sont traduits par une catastrophe ? On peut établir des listes de ces facteurs, et voir lesquels étaient présents ou pas selon les groupes et les sociétés. On peut aussi comparer assez facilement les politiques de l'aide, à la fois nationale et internationale, et avoir des travaux comparatifs sur la façon dont on aborde politiquement ces phénomènes... C'est en prenant ces objets particuliers – davantage que les catastrophes en général qui sont un mégaobjet – qu'il est possible d'avancer dans la comparaison et de faire émerger, éventuellement, des éclairages plus larges sur les dynamiques induites par les moments particuliers que sont les catastrophes. Il est aussi possible de les utiliser comme des prismes pour mettre en lumière des dynamiques routinières, préexistantes. Les deux n'étant pas incompatibles. Pendant longtemps, les sciences sociales se sont demandées s'il y avait des changements sociaux après la catastrophe, ça a été une obsession, notamment des sociologues. Je pense qu'en fait, oui, on voit des dynamiques émergentes tout le temps, mais on voit également le renforcement de dynamiques sociales préexistantes. En réalité, même le changement s'appuie sur ces dynamiques.

Effets d'opportunité

CI – Ces remarques me rappellent une thématique dont nous avons parlé dans le groupe de travail sur les approches comparatives de la catastrophe patrimoniale : il s'agit de l'effet d'opportunité, voire d'opportunisme, que la catastrophe peut permettre. Nous sommes tombés sur ce problème qui est également un dilemme moral : la catastrophe crée une opportunité pour les chercheurs, il s'agit en effet d'un moment intéressant socialement puisqu'il y a des dynamiques qui se révèlent et qui changent, un moment heuristiquement intéressant qui permet de produire des données et d'ouvrir des analyses nouvelles. Mais il existe de plus une sorte d'opportunisme, dont certains acteurs sur le terrain ou dans le monde académique peuvent se saisir à travers la catastrophe. Est-ce une thématique que vous avez rencontrée et que vous travaillez à travers l'anthropologie des catastrophes ?

SR – Oui, énormément ! Cependant, « opportunisme » n'est peut-être pas le mot que j'utiliserais, car il a une connotation morale et ce n'est pas forcément notre rôle que de juger qui est opportuniste. En revanche, notre travail consiste à décrire la façon dont ces événements produisent des effets à la fois économiques, médiatiques et politiques qui vont permettre à certains acteurs de se repositionner, de prendre la lumière ou parfois de prendre le pouvoir... Ça fait vraiment partie de ce qu'on a pu travailler. Il y a des cas emblématiques, le séisme de 1985 au Mexique et ses conséquences ont permis de mettre fin à 70 ans de présence du Parti révolutionnaire institutionnel (PRI) au pouvoir. Je ne sais pas s'il s'agit d'opportunité ou d'opportunisme, mais le moment a été déclencheur. L'anthropologue Anthony Oliver-Smith a utilisé le concept d'« événement-processus » pour sortir de cette dichotomie, qui consiste à se demander s'il y a rupture ou continuité (ce qui est un peu une espèce de leurre théorique en fait), et montrer que c'est à la fois un événement (évidemment, il y a une rupture de sens qu'il faut combler – il faut réaménager énormément de choses, déssectorialiser, faire des choses qu'on ne savait pas faire avant) et un processus. La catastrophe s'ancrant dans une histoire qu'on doit documenter, son traitement ne peut pas, ensuite, être totalement déconnecté d'un terreau social, d'un contexte ; on va donc faire émerger des logiques d'acteurs qu'on ne peut expliquer que quand on comprend la catastrophe comme un processus. Si on adopte une approche méthodologique qui est centrée uniquement sur une temporalité extrêmement courte, on ne comprendra pas les dynamiques en présence. C'est aussi pour cela que je trouve l'approche anthropologique intéressante : cette mise en perspective historique, cette approche sur le long terme et cette connaissance préalable du terrain permettent justement de mettre davantage en lumière des logiques que les enquêtes plus courtes, plus centrées sur une temporalité d'urgence. Il y a aussi de nombreux travaux qui croisent anthropologie humanitaire et anthropologie de la catastrophe, et là toutes les questions d'opportunité ou d'opportunisme sont traitées.

Figure 5



Comment ethnographier une catastrophe ? L'événement pose des défis méthodologiques à l'anthropologue. On peut entrer par les dispositifs de gouvernement des catastrophes. Ici, ethnographie d'un exercice de préparation aux séismes organisé par les autorités mexicaines et les agences internationales, Mexico, Mexique, octobre 2012.

© Douglas Reimer.

Comparer toutes les catastrophes ?

CH – Pour poursuivre sur le comparatisme et l'ouverture, quels seraient pour vous les avantages et les limites de l'application de l'anthropologie des catastrophes naturelles, qui constitue un champ à part entière, aux domaines des conflits armés, du patrimoine culturel, du réchauffement climatique ou des désastres technologiques, catastrophes qui s'imbriquent parfois comme à Fukushima par exemple ? Autrement dit, les outils forgés dans le cadre précis des catastrophes « naturelles » ont-ils des potentialités d'application pour des événements d'autres natures, d'autres échelles et peut-être d'une complexité parfois cachée par le discours politique et médiatique ?

SR – C'est intéressant que vous partiez de Fukushima, car Fukushima c'est une partie d'un tout, puisque c'est d'abord un séisme dans la région du Tōhoku, puis un tsunami et un accident nucléaire. Le fait qu'on parle de Fukushima montre bien qu'il y a eu une tentative de compartimentation des phénomènes par les pouvoirs publics japonais et également au niveau international. Une petite anecdote : quand j'étais sur le terrain pour observer les professionnels de la gestion des catastrophes, j'ai assisté en 2015 à la conférence mondiale de la réduction des risques de catastrophes organisée par l'ONU dans la ville de Sendai au Japon qui avait été dévastée en 2011 par le tsunami et promptement reconstruite. Les autorités japonaises étaient très fières de nous montrer la résilience de cette ville. On y parlait donc de catastrophes « naturelles ». Un jour, dans un espace accueillant notamment des ONG, sont entrés des militants antinucléaires japonais qui protestaient contre les suites de Fukushima

et contre les discours du gouvernement japonais sur cette résilience. J'ai eu le temps, avant qu'ils ne se fassent évacuer, de parler un peu avec eux et ils m'ont dit « vous êtes en train de parler des risques de catastrophes et personne ne va parler de Fukushima ». Il s'agit bien d'une compartimentation intentionnelle. Finalement, même si historiquement, ce sont des catastrophes dites « naturelles » qui ont été plutôt au cœur des recherches de ce champ, depuis longtemps d'autres types de catastrophes ont été abordées par l'anthropologie. Certains travaux d'anthropologues sur des situations dramatiques – par exemple celui de Kim Fortun sur l'accident de Bhopal en Inde dans les années 1980¹¹ et celui de Diego Zenobi¹², qui a analysé un incendie dans une discothèque en mobilisant l'anthropologie des catastrophes et en se servant de cet appareillage conceptuel et théorique – peuvent être utiles pour penser toutes sortes de situations, en particulier celles où l'on observe une rupture d'intelligibilité.

L'anthropologie des catastrophes fournit aussi des cadres pour comprendre ce qui se passe pendant le moment même où la catastrophe se produit. Les anthropologues se sont en particulier interrogés sur la possibilité d'ethnographier ces moments-là. Dans les années 1980, des anthropologues comme Jean Jamin et Élisabeth Claverie¹³ ont mené une réflexion sur la violence en se posant la question de savoir comment il était possible, en ethnographe, de reconstituer des moments de violence *a posteriori*. Avec Julien Langumier, nous avons poussé cette réflexion sur le terrain des catastrophes¹⁴ en nous interrogeant sur la façon dont on travaille, en mobilisant par exemple les récits de catastrophes, et la façon dont ils se cristallisent. Cette perspective permet de penser toutes les situations dans lesquelles on voit se mettre en place des logiques d'accusation, d'attribution d'une cause au malheur vécu ; ce sont des thématiques anciennes, qui nous ramènent à l'anthropologie de la religion, de la sorcellerie, à tous ces mécanismes d'attribution de causes, à toutes les dynamiques liées à la reconstruction, entendue dans un sens large qui va de la commémoration à la reconstruction matérielle en passant par la réparation, y compris juridique.

Figure 6



La reconstruction, dans une perspective anthropologique, prend différentes formes. Expliquer, donner du sens, reconstruire les lieux, mais aussi commémorer l'événement sont autant de processus qui contribuent à reconstruire. Commémorations dans l'église détruite de Carmen de Uria, État de Vargas, Venezuela, décembre 2004.

© Sandrine Revet.

On voit bien dans tous ces points d'accroche que le facteur « naturel » du phénomène n'est qu'un des facteurs qui rentrent en ligne de compte. Par ailleurs, les travaux récents sur le risque ont montré que les risques sont aujourd'hui de plus en plus imbriqués et complexes et qu'il est très difficile de démêler des causes purement naturelles et des causes sociales. Ce n'est pas très nouveau, même si effectivement aujourd'hui les choses sont encore plus imbriquées. On avait déjà dans les années 1970 la preuve que dans le cadre d'une famine au Sahel, la rencontre entre les conditions climatiques et des facteurs politiques, économiques et sociaux produisait la catastrophe. La contribution de l'anthropologie des catastrophes est sans doute de proposer un regard sur la façon dont les humains confrontés à ces situations les comprennent, les qualifient, les affrontent et les surpassent.

Pour autant, il convient malgré tout d'être prudent : si l'anthropologie des catastrophes peut apporter des outils pour analyser toutes ces situations, il faut quand même les distinguer ; elles ont leur logique propre, leur matérialité, leurs spécificités. Les anthropologues, eux, peuvent s'approcher de ces situations et de ces événements que des personnes à un moment donné qualifient de catastrophes, et observer les processus de quantification, d'évaluation qui leur sont propres.

CH – Une autre question sur des rapprochements disciplinaires, cette fois avec un domaine que je connais mieux. Il y a une histoire des catastrophes et les historiens travaillent sur ce sujet depuis qu'il y a des catastrophes, je dirais au moins depuis Pline et l'éruption du

Vésuve. Qu'est-ce que l'histoire des catastrophes apprend aux anthropologues des catastrophes, quelles affinités, quels rapports avec l'histoire ?

SR – Je travaille beaucoup avec des historiens, j'ai beaucoup utilisé dans ma thèse des travaux de la sismohistoire, notamment un ouvrage de Emanuela Guidoboni et Jean-Paul Poirier, *Quand la terre tremblait*, où on remonte à l'histoire antique, des travaux passionnants sur le Moyen Âge ; je pense au livre de Thomas Labbé, *Les Catastrophes naturelles au Moyen Âge*, où il montre que le terme même de « catastrophe » n'existe pas dans les sources écrites et regarde comment on tourne autour du problème ; l'idée d'une catastrophe collective n'était pas du tout pensée comme on la pense aujourd'hui. Donc ces regards comparatifs avec l'histoire sont absolument nécessaires, car ils nous permettent de resituer nos visions actuelles dans une histoire plus longue. J'ai reconstitué pour ma thèse avec mes petits moyens d'anthropologue et des sources qui étaient relativement faciles d'accès, l'histoire des catastrophes qui se sont produites sur le même littoral au Venezuela depuis le XVII^e siècle et qui ont été documentées : comment elles ont été qualifiées et comment elles ont été prises en charge, et par quels acteurs. J'ai pu montrer l'arrivée progressive de l'État au XX^e siècle dans la gestion de ces crises et, avant ça, la prédominance des acteurs religieux, puis des acteurs privés, des entreprises, dans la continuité coloniale. C'est probablement pour moi le dialogue le plus fécond entre disciplines, même si bien sûr on travaille énormément avec les géographes, les sociologues ou les politistes. On partage avec les historiens des questions sur les modes de qualification, cette recherche des routines... Je me nourris beaucoup du travail des historiens et leur en suis très reconnaissante.

Figure 7



La comparaison historique permet de resituer les données du terrain dans une perspective plus longue. Le tremblement de terre du 29 octobre 1900 au Venezuela a donné lieu à de nombreuses interprétations du phénomène, renvoyant à la fois au registre religieux et scientifique. Ici, la gravure du caricaturiste Lumet représente Caracas comme une femme à genoux sur les ruines, demandant miséricorde, avec le sous-titre « Comment Caracas s'est réveillée hier matin ». Une du journal *La Linterna Mágica*, 30 octobre 1900.

© Lumet / Reproduction Sandrine Revet.

BIBLIOGRAPHIE

AGIER Michel, 2002, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion.

BENSA Alban & FASSIN Éric, 2002, « Les sciences sociales face à l'événement », *Terrain. Anthropologie et sciences humaines*, n° 38, p. 5-20. Disponible en ligne, <https://journals.openedition.org/terrain/1888#quotation> [lien valide en janvier 2024].

CLAVANDIER Gaëlle, 2004, *La Mort collective. Pour une sociologie des catastrophes*, Paris, CNRS Éditions, coll. « CNRS sociologie ».

COPANS Jean (dir.), 1975, *Sécheresses et famines du Sahel. I : Écologie, dénutrition, assistance*, Paris, François Maspero, coll. « Dossiers africains ».

FORTUN Kim, 2001, *Advocacy after Bhopal: Environmentalism, disaster, new global orders*, Chicago, University of Chicago Press.

- FRITZ Charles E. & MARKS Eli S., 1954, « The NORC Studies of Human Behavior in Disaster », *Journal of Social Issues*, vol. X, n° 3, p. 26-41.
- GARCÍA ACOSTA Virginia, 2004, « La perspectiva histórica en la antropología del riesgo y el desastre. Acercamientos Metodológicos », *Relaciones. Estudios de Historia y Sociedad*, vol. XXV, n° 97, hiver, p. 125-142. Disponible en ligne, <https://www.redalyc.org/articulo.oa?id=13709704> [lien valide en janvier 2024].
- GIRARD Violaine, 2009, *Un territoire périurbain, industriel et ouvrier. Promotions résidentielles de ménages des classes populaires et trajectoires d'élus salariés intermédiaires de l'industrie dans la Plaine de l'Ain*, thèse de doctorat sous la direction d'Alban Bensa, Paris, École des hautes études en sciences sociales (EHESS).
- GUIDOBONI Emanuela & POIRIER Jean-Paul, 2004, *Quand la terre tremblait*, Paris, Éditions Odile Jacob, coll. « Sciences ».
- LABBÉ Thomas, 2017, *Les Catastrophes naturelles au Moyen Âge. XII^e-XV^e siècle*, Paris, CNRS Éditions.
- LANGUMIER Julien, 2008, *Survivre à l'inondation. Pour une ethnologie de la catastrophe*, Lyon, ENS éditions, coll. « Sociétés, espaces, temps ».
- LANGUMIER Julien & REVET Sandrine, 2011, « Une ethnographie des catastrophes est-elle possible ? Coulées de boue et inondations au Venezuela et en France », *Cahiers d'anthropologie sociale*, n° 7/1, p. 77-90. Disponible en ligne, <https://www.cairn.info/revue-cahiers-d-anthropologie-sociale-2011-1-page-77.htm> [lien valide en janvier 2024].
- LENCLUD Gérard, CLAVERIE Elisabeth & JAMIN Jean, 1984, « Une ethnographie de la violence est-elle possible ? », *Études rurales*, n°95-96, p. 9-21. Disponible en ligne, https://www.persee.fr/doc/rural_0014-2182_1984_num_95_1_3016 [lien valide en janvier 2024].
- OLIVER-SMITH Anthony & HOFFMAN Susanna M., 2002, *Catastrophe & Culture. The Anthropology of Disaster*, Santa Fe (Nouveau-Mexique), School of American research press, coll. « School of American Research advanced seminar series ».
- QUENET Grégory, 2000, « La catastrophe, un objet historique ? », *Hypothèses*, n° 3, p. 11-20. Disponible en ligne, <https://doi.org/10.3917/hyp.991.0011> [lien valide en janvier 2024].
- QUESADA Cécile, 2006, *Vivre dans une île-volcan. Approche anthropologique des relations entre hommes et volcan à Niuafo'ou (Tonga, Polynésie occidentale)*, thèse de doctorat sous la direction de Maurice Godelier, Paris, École des hautes études en sciences sociales (EHESS).
- REJET Sandrine, 2007, *Anthropologie d'une catastrophe. Les coulées de boue de 1999 sur le littoral central vénézuélien*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- REJET Sandrine, 2010, « Le sens du désastre. Les multiples interprétations d'une catastrophe "naturelle" au Venezuela », *Terrain. Anthropologie et sciences humaines*, n° 54, p. 10-27. Disponible en ligne, <https://journals.openedition.org/terrain/13936> [lien valide en janvier 2024].
- REJET Sandrine, 2013, « "A Small World": Ethnography of a Natural Disaster Simulation in Lima, Peru », *Social Anthropology*, n° 21/1, p. 38-53.
- REJET Sandrine, 2015, « Compter et raconter les catastrophes », *Communications*, n°96/1, « Vivre la catastrophe », p. 81-92. Disponible en ligne, <https://www.cairn.info/revue-communications-2015-1-page-81.htm> [lien valide en janvier 2024].
- REJET Sandrine, 2018, *Les Coulisses du monde des catastrophes « naturelles »*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. « Le (bien) commun ».

SAHLINS Marshall, 1989, *Des îles dans l'histoire*, traduit par un collectif de l'École des hautes études en sciences sociales sous la direction de Jacques Revel, Paris, Gallimard, Éditions du Seuil, coll. « Hautes études ».

TSING Anna Lowenhaupt, 2018, « A multispecies ontological turn », in Keiichi OMURA, Grant JUN OTSUKI, Shiho SATSUKA & Atsuro MORITA, *The World Multiple. The Quotidian Politics of Knowing and Generating Entangled Worlds*, Londres, New York, Routledge, coll. « Routledge Advances in Sociology ».

WALTER François, 2008 *Catastrophes. Une histoire culturelle (XVI^e-XXI^e siècle)*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'Univers historique ».

ZENOBI Diego, 2014, *Familia, política y emociones. Las víctimas de Cromañón entre el movimiento y el Estado*, Buenos Aires, Editorial Antropofagia.

ZONABEND Françoise, 1989, *La Presqu'île au nucléaire*, Paris, Éditions Odile Jacob.

NOTES

1. Voir Michel Agier (2002).
2. Bensa & Fassin (2002).
3. Oliver-Smith & Hoffman (2002).
4. Garcia Acosta (2004).
5. Voir en ligne : <https://www.desenredando.org/> [lien valide en janvier 2024].
6. Voir en ligne : <https://www.arcra.fr/> [lien valide en janvier 2024].
7. Fritz & Marks [1954].
8. Jean Copans (1975).
9. Tsing (2018).
10. Voir en ligne : <https://www.appliedanthro.org/> [lien valide en janvier 2024].
11. Fortun (2001).
12. Zenobi (2014).
13. Lenclud, Claverie & Jamin (1984).
14. Langumier & Revet (2011).

RÉSUMÉS

L'entretien de Sandrine Revet, anthropologue spécialiste de l'anthropologie des catastrophes « naturelles » et de leur gouvernance, permet de saisir l'histoire et les enjeux épistémologiques de ce domaine de l'anthropologie. En revenant sur son parcours personnel, la chercheuse décrit les inflexions du chantier intellectuel qui prend la catastrophe comme objet de sciences sociales en analysant son déploiement et ses conséquences dans l'espace social et historique spécifique dans lequel la catastrophe advient. Elle évoque d'abord son travail pionnier sur des coulées de

boue au Venezuela dans les années 1990 qui a amorcé, avec d'autres études menées au même moment sur d'autres terrains, un tournant anthropologique et critique des *disaster studies*. Sandrine Revet décrit ensuite les conditions méthodologiques du travail anthropologique sur les catastrophes, ainsi que la place de la comparaison dans le domaine, selon le moment de l'histoire, l'orientation disciplinaire choisie ou encore selon la nature de la catastrophe elle-même. Elle plaide finalement pour une approche ouverte et plurielle, afin de mieux comprendre les spécificités propres de chaque type de catastrophe et de chaque moment de crise, que la comparaison anthropologique permet de saisir, mais ne peut jamais réduire à des modèles prêts à penser. La complémentarité de l'histoire et de l'anthropologie en ce sens est primordiale.

Sandrine Revet is an anthropologist who is specialized in the anthropology of “natural” disasters and their government. The interview with her offers an account of the history and the epistemological issues of this particular field of anthropological studies. Looking back over her own career, she describes the inflections of the intellectual work in progress which takes disasters as an object of study for social sciences, analysing their impact and their consequences in the specific social and historic context in which the disaster takes place. She begins by talking about her own pioneering examination of mudslides in Venezuela, during the 1990s. Along with other research projects going on at the same time on different topics, this marked the beginning of an anthropological and critical turn in disaster studies. Sandrine Revet then goes on giving an account of the methodological approaches to disasters and of the importance of comparisons in this domain, according to different moments in time, the disciplinary orientation involved and, of course, the nature of the disaster itself. She argues for an open and plural approach, the better to understand the specificities of each sort of disaster situation and for each moment of crisis. Anthropological comparisons may help this understanding, but they cannot be reduced to off-the-peg models of thinking. Here, the complementarity of history and anthropology is primordial.

INDEX

Keywords : disaster, catastrophe, anthropology, disaster studies, comparison, history

Mots-clés : catastrophe, anthropologie, disaster studies, comparaison, histoire

AUTEURS

SANDRINE REVET

Directrice de recherche au CERI, Sciences Po-CNRS

sandrine.revet@sciencespo.fr

CYRIL ISNART

Directeur de recherche, Aix Marseille Université, CNRS, UMR 7307 IDEAS

cyril.isnart@cnrs.fr

CHRISTIAN HOTTIN

Chercheur invité EUR Humanités création et patrimoine, membre associé, UMR

Héritages (CY, CNRS, MC)

christian.hottin94@gmail.com